

MIYAMOTO Teru

Le Brocart

**Roman traduit du japonais
par Maria Grey**

OUVRAGE TRADUIT
AVEC LE CONCOURS DE
L'OFFICE RÉGIONAL DE LA CULTURE
PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La Rivière aux lucioles
Les Gens de la rue des Rêves

Titre original : *Kinshu*

- © 1982, Miyamoto Teru
- © 1994, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 1999, 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
BP 150
13631 Arles cedex

En couverture : © Tsuyoshit / Fotolia.com

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1327-5

ISSN : 1251-6007

A Monsieur Arima Yasuaki

Le 16 janvier

C'est sans plus de préambule que je commence cette lettre.

Jamais je n'aurais pu seulement imaginer qu'un jour, dans l'une des télécabines montant du parc des Dahlias de Zaô jusqu'à l'étang Dokko, je puisse vous rencontrer ainsi à nouveau. J'en fus tellement stupéfaite que, durant les vingt minutes que l'on met pour parvenir jusqu'à l'arrêt de l'étang Dokko, je me suis trouvée dans l'état de quelqu'un qui aurait perdu la parole.

A vrai dire, si j'essaie de me souvenir, il me semble que cela doit bien faire quelque douze ou treize ans que je ne vous ai ainsi adressé de lettre. Après vous avoir rencontré si inopinément et en de telles circonstances, vous en face de qui je ne pensais plus jamais me trouver, et avoir vu combien votre physionomie, la lueur de votre regard avaient changé, je me suis trouvée plongée dans un dédale d'hésitations et de réflexions au bout duquel, finalement, mettant en œuvre tous les moyens qui me venaient à l'esprit, j'ai recherché votre adresse et j'en suis arrivée à vous poster cette lettre.

Puissent ce caprice et ce caractère toujours aussi peu maîtrisé qui sont miens être accueillis par vous avec indulgence.

Ce jour-là, c'est sur un brusque coup de tête que j'ai pris le rapide *Aile III* au départ de la gare d'Ueno. Je voulais aller jusqu'au sommet du mont Zaô pour montrer les étoiles à mon fils. (Il s'appelle Kiyotaka et il a huit ans.) Peut-être vous en êtes-vous aperçu dans la télécabine, Kiyotaka est un enfant handicapé de naissance, qui a non seulement un handicap moteur des membres inférieurs, mais aussi un retard mental de deux ou trois ans par rapport aux enfants de son âge. Or, c'est un fait, il aime regarder les étoiles, au point de sortir dans le jardin de notre maison de Kôroen les soirs de temps clair, et d'y passer des heures à contempler le ciel nocturne sans se lasser. Je venais de passer deux nuits dans l'appartement de mon père à Aoyama et, ce soir-là, je pensais repartir le lendemain pour Kôroen à Nishinomiya, lorsque, dans une revue que j'avais saisie au hasard, mon regard tomba sur une photo du ciel, que l'on disait avoir été prise de nuit depuis le sommet du mont Zaô. C'était un ciel couvert d'étoiles, à vous couper le souffle. Je me suis alors demandé s'il n'y avait pas un moyen de montrer réellement ces étoiles à Kiyotaka, qui n'avait pour ainsi dire jamais été en excursion depuis qu'il était né.

Mon père a eu soixante-dix ans cette année, mais il reste toujours aussi alerte et va encore chaque jour au bureau. De surcroît, pour assurer la direction de sa succursale de Tôkyô, il continue à passer la moitié du mois dans cet appartement d'Aoyama que vous connaissez. Bien sûr, par rapport à ce qu'il était il y a dix ans, il a maintenant les cheveux complètement blancs et il semble s'être un peu voûté, mais il gère

avec grand allant sa vie à Kôroen et le temps qu'il passe dans son appartement d'Aoyama en les partageant juste en deux moitiés égales. Or, ce devait être vers le début du mois d'octobre, la voiture de l'entreprise qui venait le chercher était arrivée, et il descendait l'escalier de pierre devant la résidence, lorsqu'il manqua une marche et se fit une mauvaise entorse à la cheville. Comme l'os était très légèrement fêlé et que l'hémorragie interne avait été importante, il se trouva dans l'impossibilité absolue de marcher, c'est pourquoi je suis arrivée précipitamment par le train à grande vitesse en amenant Kiyotaka avec moi. Immobilisé, il avait aussitôt laissé éclater sa mauvaise humeur, et brusquement agacé par les soins que lui prodiguait Ikuko la gouvernante, il m'avait téléphoné pour me dire de venir. Comme cela risquait de se prolonger quelque peu, je ne pus faire autrement que de prendre Kiyotaka avec moi. Or, il n'avait à vrai dire d'autre blessure qu'une entorse et ce n'était en fait pas très grave, aussi, dès qu'il me vit arriver avec son petit-fils, son irritation tomba, et cette fois, peut-être davantage soucieux de la maison de Kôroen, il m'enjoignit sans plus de considération de rentrer. A la fois effondrée et amusée devant tant de capricieuse désinvolture, je le confiais aux bons soins d'Ikuko et de M. Okabe son secrétaire, et gagnai la gare de Tôkyô avec mon fils. Or, là, je vis à nouveau une affiche touristique de Zaô. Cela semblait être la pleine saison du rougeoiement des feuilles, des arbres aux mille nuances de couleurs étalaient leurs branches sur toute la largeur d'une grande photographie. De Zaô, je ne connaissais que les forêts pétrifiées de givre en hiver, aussi m'arrêtai-je brusquement au beau milieu de la gare de Tôkyô pour essayer de m'imaginer tous ces arbres qui, avant de se transformer en

d'innombrables morceaux de glace, avaient pris maintenant des teintes éclatantes et se balançaient dans le vent sous un ciel plein d'étoiles. Je fus alors prise, je ne sais pourquoi, d'une irrésistible envie de montrer à mon fils handicapé la montagne vivifiante et toutes ces étoiles. Dès que je lui en eus parlé, Kiyotaka lui-même sembla ravi et, les yeux brillants, se mit à me tarabuster pour y aller. Cela pouvait paraître un peu aventureux pour nous deux, pourtant j'entrai dans l'agence de tourisme de la gare et demandai des billets de train pour Yamagata, une réservation dans un hôtel de la station des sources chaudes de Zaô, et des places dans un avion pour le retour de Sendai à Ôsaka. Mais comme il n'y avait plus de places dans l'avion, pour obtenir des billets il me fallait changer mes projets et passer une nuit supplémentaire soit à Zaô soit à Sendai. Je décidai donc de passer deux nuits à Zaô et je me dirigeai vers la gare d'Ueno. Si j'avais réduit à une seule nuit le séjour à Zaô, sans doute ne vous aurais-je jamais rencontré. Aussi, aujourd'hui, ne puis-je m'empêcher de penser que tout cela est vraiment étrange.

A Yamagata, le ciel était nuageux. Assise dans le taxi qui nous conduisait de la gare de Yamagata à la station des sources chaudes de Zaô, je regardai le ciel avec un sentiment de désappointement. Puis, je réalisai alors brusquement que c'était ma seconde venue dans le Nord du Japon. Je me rappelai que j'étais allée de Towada au lac Tazawa d'Akita, avec vous, lors de notre voyage de noce. Cette nuit-là, nous avions dormi dans un hôtel sur les lieux mêmes des sources chaudes. L'air y était rendu suffocant par la forte odeur de soufre, et, dans la rigole entre les rangées de maisons, les débordements des eaux brûlantes s'écoulaient comme les flots d'un canal. Cette nuit, les nuages cachaient le ciel

et l'on ne voyait ni la lune ni même un éclat d'étoile, mais l'air de la montagne était frais, et puis c'était aussi le premier voyage que nous faisons tous les deux, mon fils et moi, alors je me sentis toute joyeuse. Le lendemain, dès le matin, le temps était bien dégagé, et Kiyotaka, appuyé sur ses béquilles, se montrait impatient d'aller le plus vite possible à la station de télécabines ; aussi, le petit-déjeuner sitôt pris, sommes-nous partis, sans nous attarder davantage, pour la station de télécabines du parc des Dahlias. N'est-ce pas un hasard, dont la seule pensée fait se glacer le cœur, que celui de se trouver contrainte de monter en même temps que vous, en cette terre lointaine de Yamagata, et qui plus est à mi-pente du mont Zaô, dans l'une de ces innombrables cabines qui tournent sans fin ?

Plusieurs groupes de personnes attendaient leur tour pour monter dans les télécabines, mais au bout de deux ou trois minutes, ce fut à nous. L'employé ouvrit la porte de la cabine, prit dans ses bras Kiyotaka avec ses béquilles pour le faire monter à l'intérieur, puis, au moment où j'embarquai moi-même à sa suite, j'entendis l'employé dire qu'il faisait monter quelqu'un d'autre avec nous. Un homme vêtu d'un manteau brun clair s'installa alors dans cette étroite cabine, sur le siège qui nous faisait face. C'est une fois la porte fermée, à l'instant où l'appareil démarra en oscillant, que je réalisai que c'était vous. Comment exprimer la surprise de cet instant ? A ce moment-là, vous ne vous étiez pas encore aperçu de ma présence, et, col relevé, comme si vous vouliez y enfouir le menton, vous étiez absorbé dans la contemplation du paysage. Tandis que vous laissiez aller distraitemment vos regards à travers la vitre, moi, sans même remuer un cil, je restais à fixer votre visage. J'avais pris la télécabine dans l'intention

d'admirer les magnifiques feuillages rouges, mais je gardai le regard figé sur l'homme qui se trouvait devant moi, sans tourner un instant les yeux vers les arbres. En l'espace de quelques secondes, mille fois je me posai ces questions : « Cet homme est-il vraiment Arima Yasuaki qui fut autrefois mon mari ? » Et s'il s'agissait bien d'Arima Yasuaki, je me demandais alors ce qu'il pouvait bien faire à Yamagata dans l'une des télécabines du mont Zaô. J'étais stupéfaite non seulement devant un tel hasard, mais aussi par les changements survenus en l'espace de ces dix ans dans votre physionomie qui différait tellement de celle qui était restée gravée dans ma mémoire. Dix ans... à l'époque, j'avais vingt-cinq ans et j'en ai maintenant trente-cinq, vous, vous deviez donc en avoir trente-sept, nous avons atteint tous deux l'âge où commence à se faire remarquer la transformation que fait subir à la physionomie le passage du temps. Cependant, et malgré tout, la façon dont vous aviez changé n'était pas ordinaire, et j'eus le pressentiment que vous viviez des jours qui étaient loin d'être paisibles. Je vous en prie, ne vous en froissez pas. A vrai dire, à l'heure qu'il est, je ne sais pas très bien moi-même pourquoi je vous écris une telle lettre. Je ne fais là que mettre par écrit mes sentiments, tels que je les ai éprouvés, et j'ai l'intention d'aller jusqu'au bout de cette missive, rédigée sans souci de l'accueil qui lui sera fait, et qui sans doute ne sera suivie d'aucune autre. Pourtant, tout en l'écrivant, je continue à hésiter et ne suis même pas sûre de vous la poster réellement.

Peu après, vous tourniez involontairement vos regards vers moi pour les reporter vers le paysage de l'autre côté de la vitre, mais aussitôt vous me fixiez à nouveau, les yeux écarquillés de stupéfaction. Il semble

que nous soyons restés ainsi un assez long moment à nous regarder mutuellement. Je pensais qu'il fallait dire quelque chose, mais aucun mot ne sortit de ma bouche. Pourtant, avec effort, j'arrivai à prononcer : « Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés ! » Et vous, après avoir dit : « Oui, cela fait bien longtemps », tournant vers Kiyotaka un visage terriblement ahuri, vous m'avez demandé : « C'est votre fils ? » C'est à peine si je pus répondre « Oui. » d'une voix que je sentais sur le point de trembler. Mes regards glissaient sans les voir sur les masses de feuillages rouges qui défilaient derrière la vitre des deux côtés de la cabine. Combien de fois jusque-là m'avait-on demandé à propos de Kiyotaka : « C'est votre fils ? » Quand il était plus petit, comme sa physionomie laissait voir qu'il était handicapé et manifestement attardé, certains disaient cela avec une expression franchement empreinte de pitié, d'autres en prenant intentionnellement un air dénué d'expression. Et chaque fois, rassemblant toute mon énergie, je regardais l'autre bien droit dans les yeux pour répondre fièrement : « Oui ! » Mais lorsque vous m'avez demandé : « C'est votre fils ? », envahie par un sentiment de honte tel que je n'en avais jamais éprouvé auparavant, je répondis à voix basse, pleine d'hésitation.

La cabine montait lentement vers l'arrêt du lac Dokko. Au loin, commençait à apparaître la chaîne des monts Asahi et, en bas, dans le giron de la montagne, brillaient tout petits les toits des bâtiments de la station thermale. A travers les déchirures des masses de feuillages, on voyait aussi apparaître et disparaître la toiture rouge d'un hôtel dressé seul à l'écart de la station, sur le versant d'une autre ligne de crêtes, et je me souviens encore maintenant très clairement que, durant un instant,

je ne sais pourquoi, cela évoqua pour moi les flammes des enfers représentées sur les rouleaux peints de l'époque de Kamakura. Pourquoi ai-je fait une telle association d'idées ? Il se peut que, durant le temps où j'ai été balancée dans cette cabine, je me sois trouvée plongée, de stupeur et de tension, dans un état d'esprit un peu hors de la normale. Pendant les vingt minutes passées à l'intérieur de la cabine, j'aurais dû pouvoir m'entretenir avec vous de quantité de choses, mais je ne desserrai pas les lèvres, concentrée sur la seule pensée que j'avais hâte d'arriver à l'arrêt. C'était exactement la même situation que lorsque nous nous sommes séparés il y a dix ans. Alors que, lors du divorce, nous aurions dû nous entretenir bien davantage de nos sentiments respectifs, nous n'en avons rien fait. Il y a dix ans, je me suis refusée avec obstination à vous demander quelque explication que ce soit sur le drame, quant à vous, comme par entêtement, vous n'en dîtes pas un mot et n'avez même pas cherché à présenter la moindre justification. Moi, avec mes vingt-cinq ans, je fus alors incapable d'avoir l'élégance de faire preuve d'indulgence, et vous, avec vos vingt-sept ans, vous n'avez pas pu vous incliner davantage. La densité du feuillage devenait plus profonde, et lorsque l'intérieur de la cabine s'assombrit parce que la lumière du soleil s'en trouva cachée, vous avez murmuré en regardant droit par-dessus mon épaule, alors que j'étais assise en face de vous : « Nous sommes arrivés ! » A cet instant, j'aperçus une cicatrice sur le côté droit de votre cou. Je pensai que c'était la trace de la blessure d'alors, et m'empressai de détourner les yeux. Nous descendîmes dans cette station d'un gris sale, et, debout sur la route qui va en serpentant à l'étang Dokko, vous m'avez salué d'un faible : « Eh bien... ! », avant de vous éloigner d'un pas rapide.

Je vais tâcher de continuer ce récit aussi franchement que cela m'est possible. Une fois que votre silhouette eut disparu, je restai un moment figée sur place sans bouger, mais à la pensée que nous nous étions séparés pour toujours, je dus retenir mon envie de pleurer. Pourquoi ai-je été assaillie par un tel sentiment ? Je ne comprends pas bien ce qui s'est passé en moi. Mais j'eus soudain envie de me lancer à votre poursuite. Comment viviez-vous maintenant ? Qu'aviez-vous fait durant ces dix années qui avaient suivi notre séparation ? J'étais poussée par une envie irrésistible de vous poser ces questions. Et c'est peut-être ce que j'aurais fait, si Kiyotaka n'avait pas été avec moi.

Je me mis à avancer doucement, très doucement, réglant mon pas sur celui de Kiyotaka, sur le chemin qui mène à l'étang Dokko. Les pétales déchirés des cosmos en train de se faner s'inclinaient sous le vent frais. Il faut une demi-heure à Kiyotaka pour parcourir la distance qu'un enfant normal couvre à pied en dix minutes. Pourtant, on peut dire qu'il marche beaucoup mieux qu'auparavant, et c'est seulement depuis deux ans qu'il parvient à réaliser en actes sa volonté de faire ceci ou cela. Récemment, son professeur à l'école du centre de rééducation est même allé jusqu'à me dire qu'avec des exercices et des efforts de sa part, il pourrait peut-être réussir un jour à mener une vie et à travailler comme tout le monde. Passant dans les rayons du soleil qui filtraient à travers les arbres, nous avons pris le télésiège qui monte au sommet. Je tentai de rechercher votre silhouette en regardant de l'autre côté du versant de la montagne. Mais elle n'était plus visible nulle part. Du sommet, nous descendîmes un peu dans la forêt de chênes, et lorsque nous fûmes parvenus à un gros rocher qui sortait en saillie du flanc même de

la montagne, je fis asseoir Kiyotaka et restai un long moment à contempler le paysage. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et un milan tournait sans fin juste à la hauteur de nos yeux. Tout au loin, à l'endroit, recouvert d'une brume légèrement violette, que l'on pouvait supposer être proche du littoral de la mer du Japon, une ligne montagneuse barrait l'horizon, et j'expliquai à Kiyotaka que c'était la chaîne des monts Asahi, et que là-bas beaucoup plus à droite, à l'écart, c'était le mont Chôkai ; mais en même temps, à maintes reprises, je jetais des regards vers les cabines carrées qui descendaient sur l'autre versant du mont Zaô. Car je me disais que peut-être vous étiez dans l'une d'elles. Chaque fois qu'il y avait un bruit de pas sur le chemin derrière nous, je me retournais tout effrayée à la pensée que ce pouvait être vous. Kiyotaka riait à la vue du milan, il riait de voir les cabines sous nos yeux comme de petits points, il riait de voir la fumée qui s'élevait de quelque part en bas. Et moi, tout en mêlant mon rire au sien, je revoyais votre silhouette telle que je l'avais aperçue tout à l'heure pour la première fois depuis dix ans. Je trouvais que vous aviez vraiment beaucoup changé. Et je ne cessais de m'interroger sur ce qui avait bien pu vous amener ici à Zaô.

Nous avons dû rester environ deux heures assis sur le rocher. Enfin, quittant cet endroit, nous nous sommes décidés à rentrer à l'hôtel. Nous descendîmes jusqu'à l'étang Dokko par le télésiège et nous nous sommes à nouveau retrouvés à la station des télécabines. Cette fois, nous étions seuls tous les deux dans la cabine et je pus admirer la magnificence des feuillages rouges. Mais la montagne n'était pas uniformément rougeoyante ; ces masses feuillues cramoisies défilaient par pans coupés, des deux côtés de la cabine,

mêlées aux verts des arbres à feuilles persistantes, aux feuillages bruns et à des feuilles dorées comme celles des ginkgos. Les feuilles rouges ne m'en semblèrent que plus flamboyantes encore. C'était comme si de grandes flammes légères jaillissaient des déchirures entre ces inépuisables variétés de teintes de toutes sortes. Je restais sans voix, à contempler en silence les jeux de couleurs de ces arbres touffus. Brusquement, j'eus le sentiment d'être en train de voir quelque chose d'effrayant. Il me semble qu'à ce moment-là, je pensais à quantité de choses. Peut-être est-il excessif de formuler cela ainsi ; mais durant le bref instant où, l'une après l'autre, chacune de ces feuilles rouges passait devant mes yeux, il me venait à l'esprit, sans fin, ni interruption, des réflexions qui durent ordinairement des heures. Sans doute en rirez-vous, disant que comme toujours je suis encore en train de parler de chimères. Pourtant, tout enivrée que j'étais par les coloris intenses de ces feuillages rougeoyants, je suis certaine d'avoir perçu, dans ces flamboiements au cœur des arbres, quelque chose d'effrayant, et qui de plus ressemblait à une lame glacée et silencieuse. Il est bien possible que cette rencontre tellement inattendue avec vous ait réveillé en moi ce fameux penchant de petite fille sujette aux fantasmes.

Ce soir-là, après être allée avec Kiyotaka dans les grands bains d'eaux sulfureuses ouverts à même la roche dans l'hôtel, je montai à nouveau jusqu'au parc des Dahlias pour aller voir les étoiles. Nous avons pris le raccourci indiqué par les gens de l'hôtel, et tout en nous éclairant avec une lampe torche, nous avançons sur le sinueux chemin en pente où il n'y avait personne. C'était sans doute la première fois depuis qu'il était né que Kiyotaka marchait tant. Il semblait avoir mal sous

les bras, là où appuient les béquilles, et, s'arrêtant dans l'obscurité, il voulut maintes fois renoncer. Mais comme je le stimulais d'un ton inflexible, il se reprit et continua à avancer lentement vers le cercle de lumière de la torche. Une fois arrivés devant le parc des Dahlias, nous nous sommes arrêtés, essoufflés, pour lever les yeux vers le ciel. D'innombrables étoiles, à vous donner la sensation que toute force vous quitte, scintillaient, si proches qu'elles semblaient à portée de main. Dans ce jardin fleuri de dahlias aménagé sur une pente douce, il n'y avait que formes sombres et parfums discrets, les couleurs des fleurs avaient été effacées par la nuit, et seul se faisait entendre le bruit du vent. Les montagnes qui se dressaient devant nous, le bâtiment de la station de télécabines, les pylônes soutenant les câbles, tout était sombre et plongé dans le silence, et, bien au-dessus, sur toute la largeur du ciel, s'étendait, étincelante, la Voie lactée. Nous sommes allés jusqu'au centre du parc des Dahlias, puis nous avons continué à monter encore plus haut tout en gardant les yeux fixés sur le ciel. Une fois parvenus tout en haut du parc, nous nous sommes assis sur les deux petits bancs qui se trouvaient là côte à côte, puis revêtant les anoraks que j'avais achetés devant la gare de Yamagata, nous sommes restés là, jouets du vent froid, à contempler sans fin les scintillements de l'univers. Ah ! que toutes ces étoiles étaient désolées ! Comme leur déploiement à l'infini me sembla démesurément effrayant ! Sans savoir pourquoi, je ne pouvais m'empêcher de ressentir cette soudaine rencontre avec vous dans ces montagnes du Nord, dix ans après notre séparation, comme un événement très triste. Pourquoi était-ce donc triste ? Levant la tête pour regarder les étoiles, j'essayai de murmurer en moi-même « triste, triste ». Alors, la

tristesse ne fit que s'intensifier, et les événements d'il y a dix ans se mirent à revivre comme s'ils avaient été projetés sur un écran.

Cette lettre risque d'être longue. Peut-être, sans même la terminer, allez-vous déchirer et jeter cette missive ennuyeuse pour en finir ainsi avec elle. Pourtant, j'ai l'intention d'aller jusqu'au bout de ce que j'ai à dire. Au moins, puisque c'est moi qui fus la principale victime de cette affaire (bien que vous disiez peut-être « Non, ce n'est pas toi, c'est moi »), je voudrais vous rapporter, tel quel, ce qu'à l'époque j'ai pensé et comment je suis parvenue à ma manière à une conclusion. En réalité, c'est lorsque nous nous sommes séparés, il y a dix ans, qu'il m'aurait fallu le dire, mais je ne l'ai pas fait. Ces événements appartiennent sans doute déjà à un lointain passé, mais je voudrais les évoquer ici à nouveau.

Ce jour-là, c'est à cinq heures du matin que me parvint le coup de téléphone m'annonçant ce qui s'était passé. Je dormais dans la chambre au premier étage, et fus réveillée par Ikuko, la gouvernante, qui me secouait en disant : «...Monsieur Yasuaki..., il paraît que c'est grave ! »

Sa voix tremblait et éveilla en moi le pressentiment qu'un événement anormal avait fondu sur nous. Je jetai un cardigan sur mes épaules, par-dessus mon pyjama, et descendis l'escalier en courant. Au bout du fil, j'entendis une voix forte et tranquille me dire : « Ici le commissariat de police » et me demander quelque chose comme : « Quels sont vos liens avec M. Arima Yasuaki ? »

« Je suis sa femme », répondis-je en maîtrisant ma voix que je sentais sur le point de trembler de froid et de trouble. Il y eut alors un moment de silence, puis

mon interlocuteur débita comme s'il s'agissait de formalités administratives : l'homme qui est supposé être votre mari a déclenché une affaire de double suicide dans la chambre d'un hôtel d'Arashiyama. La femme qui était avec lui est morte, mais il est possible que lui s'en tire. Il reçoit des soins à l'hôpital, mais comme il est dans un état critique, il faudrait que vous vous rendiez auprès de lui immédiatement. Et il m'indiqua où se trouvait l'hôpital.

« Mais mon mari doit passer la nuit dans un hôtel près du sanctuaire Yasaka à Kyôto... » Comme je lui répliquai cela, mon interlocuteur s'enquit du nom de cet hôtel, puis il me demanda avec quels vêtements mon mari était sorti ce jour-là. Lorsque je lui eus décrit la couleur et le motif du costume et de la cravate tels que je m'en souvenais, il me dit que ce devait bien être M. Arima Yasuaki, et qu'il faudrait donc que je vienne sans plus tarder à l'hôpital. Et à ces mots, il raccrocha. Ne sachant que faire, tout affolée, j'allai en courant jusqu'au pavillon où dormait mon père. Il venait juste de se réveiller et, entendant mes explications, il s'écria : « Ce ne serait tout de même pas le coup de téléphone d'un mauvais plaisant ! » Mais il était difficile de penser qu'au petit matin, en plein hiver, quelqu'un prenne la peine de faire ce genre de mauvaise plaisanterie au téléphone. Tandis qu'Ikuko téléphonait à une compagnie de taxis, le carillon du portail retentit. A l'interphone, il me fut répondu que c'était un agent du poste de police voisin, qui avait reçu la communication du commissariat de police de Kyôto et, par précaution, venait pour confirmation. Il était clair qu'il ne s'agissait pas d'une mauvaise plaisanterie. M'agrippant à la robe de chambre de mon père, je lui demandai de m'accompagner.

« Il a vraiment dit que c'était un double suicide ?

— Il paraît que la femme qui était avec lui est morte. »

Dans le taxi, pendant que nous roulions vers Kyôto sur l'autoroute, mon père et moi avons répété mille fois ces mêmes paroles. Que ce soit non pas un simple accident, mais une tentative de double suicide avec une femme qui m'était étrangère, me faisait douter encore davantage de la réalité des faits. Et m'était-il vraiment possible de croire que vous tentiez de vous suicider avec une femme inconnue ? Nous nous étions mariés après une longue période de passion amoureuse, cela faisait tout juste deux ans, et c'était même le moment où le désir d'avoir un enfant commençait à se manifester. Je pensai qu'il s'agissait sûrement d'une erreur de personne. Retenu jusqu'à une heure tardive par les clients de Kyôto, que vous receviez dans un club de Gion, vous aviez dû rester passer la nuit comme d'habitude dans l'hôtel voisin du sanctuaire Yasaka.

Pourtant, une fois arrivée à l'hôpital d'Arashiyama, lorsque je vis l'homme qu'on venait juste d'amener de la salle d'opération et de mettre dans le lit de la chambre, je reconnus du premier coup d'œil que c'était bien vous. La stupeur, le saisissement de cet instant, jamais je ne parviendrai à les rendre avec des mots. Je restai interdite, au point d'être incapable de m'approcher de vous, qui étiez sous transfusion et à la dernière extrémité. La blessure, qui avait été faite au cou et à la poitrine par un coup de couteau à fruits, était assez profonde, mais à un cheveu près, la carotide n'avait pas été touchée, nous dit le policier qui attendait notre arrivée dans le couloir devant la chambre. Cependant, comme il s'était écoulé un certain temps avant qu'on ne découvre ce qui était arrivé, dans l'intervalle,

l'hémorragie avait été abondante, et un pneumothorax s'était déclaré à l'un des poumons. Lorsque vous aviez été transporté à l'hôpital, vous n'aviez presque plus de tension, et votre respiration avait tendance à s'interrompre. Les heures à venir allaient être décisives, nous apprit-il aussi. Le médecin arriva aussitôt et nous donna des explications détaillées, d'où il ressortait que votre état restait critique et que l'on ne pouvait se prononcer sur vos chances de survie. On sut aussi que la femme qui était avec vous s'appelait Seo Yukako, qu'elle était âgée de vingt-sept ans et travaillait comme hôtesse au club Arles de Gion, qu'elle avait eu le côté du cou ouvert par le même couteau à fruits et que pour elle la mort avait été presque instantanée. Le policier posa quantité de questions, mais je n'ai aucun souvenir de la manière dont j'y ai répondu. On avait beau m'interroger, j'étais dans l'incapacité de dire quoi que ce soit sur vos rapports avec Seo Yukako. Mon père téléphona chez son secrétaire, M. Okabe. « Il est arrivé quelque chose de grave. Venez tout de suite avec ma voiture jusqu'à Arashiyama », dit-il d'une voix éteinte, et lorsqu'il eut raccroché après lui avoir indiqué l'adresse de l'hôpital, il me considéra fixement, une cigarette non allumée à la bouche, avant de porter ses regards vers le paysage extérieur. Je ne sais pourquoi je me souviens très exactement du visage de mon père à cet instant ainsi que du paysage de l'aube que l'on apercevait à travers la fenêtre du couloir de l'hôpital. Quand ma mère mourut, d'un geste distrait, mon père porta soudain une cigarette à ses lèvres, exactement avec cette même expression. Ma mère est morte l'année de mes dix-sept ans ; à l'instant où le médecin annonça que ses derniers instants étaient arrivés, je regardai le visage de mon père, assis à son chevet. Lui qui était

quelqu'un d'énergique, qui n'avait jamais montré la moindre faiblesse, d'un air absent, il avait alors tiré une cigarette de sa poche intérieure et l'avait mise à sa bouche. A la réflexion, c'était un geste inattendu qui ne convenait pas à la situation. Mon père, exactement avec ces mêmes gestes et cette même expression qu'il avait eus à la mort de ma mère, était là, debout dans le long couloir de l'hôpital, à regarder d'un air distrait le ciel teinté de vert de ce petit matin hivernal. Sur-le-champ, j'eus le pressentiment de quelque chose de funeste, je sortis des allumettes de mon sac pour donner du feu à mon père, mais ma main, comme gelée, était parcourue d'un petit tremblement. Après un regard à ma main qui tremblait, mon père lâcha ses mots :

« Qu'importe s'il meurt ! pas vrai ? »

Mais je n'avais pas même la possibilité de penser à cela. Car enfin, que s'était-il passé ? S'il s'était agi de n'importe quel autre accident, soit, mais là ; pourquoi mon mari devait-il donc se suicider avec une hôtesse de club de nuit ?

Avant que vous ne repreniez connaissance deux jours plus tard, par deux fois vous êtes tombé dans un état critique. Mais vous fîtes preuve d'une puissante vitalité qui stupéfia même le médecin, et vous êtes revenu à la vie. On peut dire que cela aussi, c'est étrange. Je pus enfin apprendre de votre propre bouche ce qui s'était passé. S'il s'agissait bien d'un double suicide, cela avait été cependant un double suicide forcé, et c'est pendant votre sommeil que Seo Yukako, qui voulait se donner la mort, vous avait poignardé au cou et à la poitrine. Après vous avoir frappé, elle s'était ouvert elle-même la gorge. Vous disiez n'avoir aucun élément qui vous permette d'expliquer pourquoi tout cela était arrivé. Sans doute n'aviez-vous en effet rien

de plus à raconter. Et lorsque la police vint faire son enquête à l'hôpital, vous n'avez fait que répéter que vous ne saviez rien. La police eut d'abord l'air de se demander si ce double suicide n'avait pas été déclenché par vous ; mais les circonstances, la manière dont avait été faite la blessure, firent que ce soupçon fut tout de suite levé. En fait, il apparaissait que ce n'était pas vous qui aviez projeté de vous donner la mort avec Seo Yukako, mais que vous n'étiez que la malheureuse victime d'une situation où vous aviez été impliqué malgré vous. Vous aviez eu la chance d'échapper à la mort, et l'affaire fut donc classée ; mais alors, c'est moi qui fus dans l'incapacité de trouver le repos. Les journaux relatèrent l'affaire comme celle du double suicide d'un homme marié chef de bureau de l'entreprise de construction une telle. Votre petite aventure avait été rendue publique comme un scandale sanglant. Et pour mon père qui, tôt ou tard, pensait faire de vous son successeur, ce fut un coup dur.

Vous en souvenez-vous ? C'était le jour où le médecin avait déclaré que vous pourriez sortir de l'hôpital dix jours plus tard. Il faisait beau et doux. J'étais allée à l'hôpital vous porter du linge de rechange et une boîte de raisin muscat que j'avais achetée en venant dans les grands magasins de Kawaramachi. Depuis ce drame, je parcourais le long couloir entre la salle d'attente et votre chambre d'un pas inquiet et plein d'appréhension, comme par habitude. J'étais fermement résolue à ne pas poser une seule question sur cette affaire avant que vous ne soyez complètement rétabli. Mais chaque fois que je marchais dans ce couloir, montaient en moi désarroi et fureur, en même temps qu'une vague de sentiments difficilement maîtrisables, qui me donnaient bien davantage envie de vous lancer

de toutes mes forces des paroles pleines de ma colère, de ma jalousie et de mon malheur. Lorsque j'entrai dans la chambre, vous étiez en pyjama, debout hors du lit, en train de contempler le paysage au-dehors. En me voyant, vous ne dîtes rien, restant à regarder par la fenêtre. Je me demandai alors : « Comment cet homme a-t-il donc l'intention d'expliquer ce qui s'est passé à sa propre femme ? » La blessure était presque guérie, le moment n'en était-il pas venu ? Il faisait beau, la pièce était chauffée au point d'en être presque trop chaude ; ce jour-là, je me sentais capable de m'entretenir avec vous calmement. Aussi, tout en mettant le linge de rechange dans la boîte de rangement sous le lit, j'ouvris la bouche avec l'intention de dire d'un air dégagé : « Peux-tu me donner des explications qui me satisfassent tout à fait ? » Mais les paroles qui sortirent de ma bouche furent exactement à l'opposé de cela, acerbes et blessantes.

« Elle a coûté cher, cette aventure ! » et, une fois ces mots lancés, il ne me fut plus possible de m'arrêter. A y repenser aujourd'hui, j'ai conscience de ce que je n'étais bel et bien qu'une femme ordinaire et, qui plus est, au fond, encore une petite fille.

« Tu as failli y laisser la vie ! Il est même étonnant que tu aies pu être sauvé ! » D'un bout à l'autre, vous êtes resté dos tourné sans mot dire. Si mon souvenir est exact, il me semble bien avoir lancé alors avec acharnement contre votre dos des paroles très dures : que cela avait été publié en grosses manchettes dans les journaux ; que même au bureau de mon père, vous étiez devenu la risée des employés qui faisaient de vous le sujet de leurs conversations quotidiennes ; que dans le voisinage de la maison de Kôroen, même Ikuko, notre gouvernante, était obligée de marcher en cachant